

Architecture : Marc Barani met en valeur le paysage arlésien

L'architecte a conçu pour l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles un bâtiment qui dialogue avec son environnement.

Par Isabelle Regnier • Publié le 21 avril 2020 à 10h30



L'Ecole nationale supérieure de la photographie (ENSP) d'Arles, conçue par Marc Barani, le 25 février. SERGE DEMAILLY

D'abord on ne la voit pas. Tapie dans l'ombre d'un grand porte-à-faux noir, l'Ecole nationale supérieure de la photographie (ENSP) d'Arles est comme invisibilisée par la concrétion de volumes qui lui fait face, le grand massif métallique signé Frank Gehry qui abritera bientôt la Fondation Luma. Que l'on arrive du centre-ville ou depuis la route de Crau, qui file vers l'étang de Berre, c'est elle qui capte les regards. Sa verticalité interpelle. Sa volumétrie heurtée interroge.

Pour percevoir, de l'autre côté de l'avenue Victor-Hugo, le long paquebot qui s'enfonce dans le vide de l'ancienne friche de la SNCF, il faut avoir digéré cette effusion de matière. Marc Barani, l'architecte dudit paquebot, le sait mieux que personne, qui a conçu son bâtiment dans un dialogue qu'on pourrait dire maïeutique avec son environnement, comme s'il avait voulu réveiller les couches d'histoire sédimentées et les mettre en tension avec les forces du présent. Aussi, avant de présenter son œuvre au petit groupe de journalistes qui avaient fait le déplacement (c'était avant le confinement), a-t-il laissé de bonne grâce la conversation s'engager sur l'intervention de son illustre aîné, jusqu'à ce qu'elle s'épuise d'elle-même.

Plus on comprend le bâtiment de Gehry, mieux on perçoit, de fait, la tension qui le lie à celui de Barani, et comment ils forment ensemble une sorte de diptyque. L'architecte américano-canadien, qui siégeait au jury du concours de l'ENSP (Eduardo Souto de Moura, Rudy Ricciotti et Corinne Vezzoni comptaient parmi les finalistes) a validé cette approche qui les fait apparaître chacun comme le négatif de l'autre.

Structure de béton ouverte

Côté sud, également implantée sur une ancienne friche SNCF, la Fondation Luma, portée par Maja Hoffmann, héritière des laboratoires pharmaceutiques Roche et collectionneuse d'art, dont l'inauguration est prévue en 2021. Emblème de la nouvelle puissance des fondations privées dans le secteur culturel français, ce bâtiment dont le budget avoisinerait les 250 millions d'euros, réalisé par la star des stars de l'architecture mondiale, celui qu'on appelle quand on veut faire rayonner son musée au-delà des frontières, est un phénomène médiatique depuis sa présentation, en 2010, à la Biennale d'architecture de Venise. Sur le plan architectural, on ne peut pour l'heure se fier qu'à sa façade, ahurissante imbrication de volumes de formes, de matières et de couleurs hétérogènes très lointainement évocatrices des reliefs rocheux alentour qui traduit un rapport pour le moins théorique au contexte.

Côté nord, un fleuron de la culture publique. Réalisé pour 11 millions d'euros, il est l'œuvre d'un architecte discret et talentueux, lauréat en 2008 de l'Equerre d'argent (pour le pôle multimodal du tramway de l'agglomération niçoise), en 2013 du Grand Prix d'architecture. Fidèle à une conception hindoue de l'architecture comme « science des correspondances subtiles », qu'il a faite sienne en s'affranchissant des dogmes du modernisme, Marc Barani a appréhendé la topographie irrégulière du site, les vestiges de son passé ferroviaire, le nouvel horizon qu'y impose la Fondation Luma comme autant d'éléments de son architecture.

Structure de béton ouverte, creusée en son cœur par un amphithéâtre à ciel ouvert, reliée à la rue par un grand pavé de verre qui laisse filer la perspective, son bâtiment propose plus qu'il ne s'impose. Il trouve sa raison d'être dans la valorisation d'un paysage arlésien que l'architecte décrit avec une émotion à peine contenue comme « rugueux, puissant et tendre », dans lequel il opère à la fois comme un objectif - une machine à cadrer - et un appareil de projection.

Le grand pavé par lequel on entre depuis la rue réunit un vaste hall d'accueil, un espace d'exposition et un auditorium. Il ouvre sur une terrasse qui vous projette littéralement au cœur du paysage, tandis que les lettres E.B.L.O.U.I.R, installées sur son rebord, projettent leur ombre en contrebas, sur les marches de l'amphithéâtre, dans un ordre différent. Cela donne O.U.B.L.I.E.R. C'est l'œuvre du photographe Raphaël Dallaporta qu'il n'est pas interdit d'apprécier comme un hommage au travail de sublimation de l'architecte.

LE PROJET ATTEINT SON STADE DE SOPHISTICATION ULTIME DANS L'AUDITORIUM, OÙ L'ÉCRAN DE PROJECTION SE DÉCOUPE SUR LA GRANDE BAIE VITRÉE

Le projet atteint son stade de sophistication ultime dans l'auditorium, où l'écran de projection se découpe sur la grande baie vitrée qui vient cadrer, à la manière d'un tableau de Caspar David Friedrich, la petite colline pierreuse rongée par une végétation folâtre entre les branches de laquelle se devinent les contours d'une belle bâtisse provençale.

En écartant son bâtiment de quelques mètres du mur d'enceinte, Marc Barani a créé en outre un espace insolite, longue allée encaissée plongée dans l'ombre de cette muraille puissante, propice à la pause cigarette autant qu'à une exposition de photographies en plein air. Une passerelle l'enjambe au niveau de la rue, qu'il faut traverser pour entrer dans l'école. En installant un vide archéologique entre le monde séculier et cette structure en suspension dans laquelle le paysage devient art et où l'art, visible depuis la rue, se fond dans le paysage, il en a fait un sanctuaire. Peut-on imaginer plus bel hommage à la culture publique ?

Par Isabelle Regnier

Publié le 21 avril 2020 à 10h30